

« J'ai perdu mon cœur pour ce Jésus de Nazareth »

1- La première chose que Charles nous apprend, c'est que Nazareth, c'est avant tout une personne, Jésus de Nazareth, une personne qui est devenue pour lui un ami :

« J'ai perdu mon cœur pour ce Jésus de Nazareth, crucifié il y a dix-neuf cents ans, et je passe ma vie à chercher à L'imiter autant que le peut ma faiblesse. »

Nazareth, c'est avant tout une question de cœur donné et perdu !

Cet attachement à la personne de Jésus est au centre de la spiritualité de Charles de Foucauld, tout est centré sur Jésus : pourquoi aimer l'Eucharistie ? parce que **« la sainte Eucharistie, c'est Jésus, c'est tout Jésus ! »** ; quelle est la base d'une vie fraternelle ? **« surtout voir en tout humain un frère, [...] une âme aimée de Jésus. »...**

Dans notre monde où les grands systèmes de pensée ne font plus recette, dans nos pays sécularisés où la religion a été dépouillée de son poids dans la société, c'est important de rappeler (en le vivant...) qu'être chrétien, ce n'est pas d'abord faire sien un corps de doctrine et de dogmes, mais c'est adhérer amoureusement à une personne, quelqu'un, Jésus, « qui

me prend le cœur » à tel point que ça me met en route et ça me donne la joie de vivre : « J'ai quelqu'un dans ma vie ! », voilà ce que même un vieux célibataire endurci comme moi devrait pouvoir dire et vivre ! Voilà ce qui devrait disparaître...

2- Mais le Jésus auquel Charles est attaché, ce n'est pas "n'importe quel Jésus", c'est Jésus de Nazareth.

Nous savons bien comment, dans sa recherche après sa conversion, le pèlerinage à Nazareth a été déterminant : Charles y découvre **« l'existence humble et obscure du divin ouvrier de Nazareth »**, comme il dira plus tard. Toute sa vie, il déchiffrera les traits de ce visage Nazaréen de Jésus pour chercher à l'imiter : **« Quiconque aime veut imiter, c'est le secret de ma vie »**, dit-il dans la lettre à Gabriel Tourdes citée plus haut. Il s'agit de suivre Jésus au plus près, d'adopter le "style de Jésus", et pour cela, de **« lire et relire sans cesse le Saint Évangile pour avoir toujours devant l'esprit les actes, les paroles les pensées de Jésus, afin de penser, parler, agir, comme Jésus, de suivre les exemples et les enseignements de Jésus. »**

Seulement, c'est fascinant de penser, que ce "style", cette manière d'être et d'agir si caractéristiques, Jésus les a "attrapées" à Nazareth, à l'école de la vie quotidienne d'un artisan ordinaire. Pour le dire en termes pas très théologiques, quand Dieu envoie son Fils dans le monde, il ne l'envoie pas se former six ans au grand séminaire de théologie rabbinique, mais trente ans à l'école de la vie d'un village de Galilée... C'est fascinant de noter que les expressions que Jésus emploie pour nous parler du Père et de son Royaume, il les trouve dans la vie qui est la sienne, sa vie quotidienne à Nazareth !

Et c'est très important pour nous : à nous aussi, notre vie quotidienne et ses petits événements – "notre Nazareth à nous" – peut nous parler de Dieu et de son Royaume. L'évangile est écrit pour aujourd'hui parce qu'il est écrit à partir de la vie des gens "de tous les jours". La femme qui remue toute sa maison pour retrouver sa pièce de monnaie (ou le billet de 5 euros qui lui reste pour finir le mois), je peux vous donner son adresse ; et elle me rappelle que Dieu nous cherche avec la même angoisse. L'homme dérangé par son ami en pleine nuit et qui lui donne du pain (ou qui lui remplit un document administratif), non par amitié mais pour être tranquille, je le vois tous les matins dans la glace ; et il me rappelle que le Père ne refuse pas l'Esprit à celui qui le demande... Et combien de fois n'avez-vous pas vu comme moi

de ces grands gaillards qui se vantent devant les copains qu'ils "n'en ont rien à faire de personne" mais qui montent le sac de courses de la vieille voisine (« Attends, on va voir si Elie viendra le délivrer » dit-il en rigolant, mais il lui tend à boire au bout du roseau...) Laisser "notre Nazareth à nous" nous parler de l'amour de Dieu, à la lumière de l'Évangile, ça change notre regard et ça nous fait "prier sans cesse".

J'étais dans le métro hier et devant moi, sur le quai, il y avait un homme qui marchait difficilement ; je l'ai vu et j'ai pensé gentiment : « Le pauvre homme, il n'est pas très en forme ! » ; j'ai même dû faire une petite prière pour lui. Une femme qui me suivait s'est approchée de cet homme, elle lui a pris le bras et l'a aidé à s'asseoir sur le banc. Puis elle s'est éloignée pour aller attendre la rame ; mais elle est revenue et a sorti de son sac deux yaourts qu'elle avait sûrement pour sa pause de midi ; elle les a tendus au monsieur qui les a dévorés de bon cœur. Et là j'ai compris que j'avais vu le bon samaritain et qu'il m'avait parlé du lévite et du prêtre, la tête dans leur vie consacrée, passés à côté de leur prochain... Lire l'évangile à la lumière de notre Nazareth, ça nous questionne, ça nous remet dans les pas de Jésus. Et ça nous fait aimer la vie, cette vie de tous les jours qui nous parle de Dieu.

3- Nazareth : aller sans peur dans le monde, à la rencontre du plus loin et du différent

C'est quand même frappant le chemin que Dieu a fait faire à Charles après sa conversion : tout un passage de la séparation du monde à l'immersion dans le monde (ce que dans le livre *Le chemin vers Tamanrasset*, Antoine Chatelard a intitulé *De l'éloignement au rapprochement*). À partir du désir de départ de suivre Jésus de Nazareth qui l'a fasciné, il va prendre conscience, peu à peu, que pour trouver le visage de Jésus, il faut aller là où Jésus a été : dans le monde, et en particulier auprès de ceux qui sont le plus loin, le plus abandonnés, ceux qui présentent le moins d'intérêt. Y aller pour quoi faire ? Pour leur faire parvenir le message évangélique : « Tu as du prix aux yeux de Dieu ! »

C'est la fameuse lettre à Mgr Caron :

« Je suis un vieux pécheur qui, au lendemain de sa conversion — il y a près de vingt ans, — a été attiré très puissamment par Jésus à mener sa vie cachée de Nazareth. [...] Prêtre libre du diocèse de Viviers, mes dernières retraites de diaconat et de sacerdoce m'ont montré que cette vie de Nazareth, ma vocation, il fallait la mener non pas dans la Terre Sainte, tant aimée, mais parmi les âmes les plus malades, les brebis les plus perdues, les plus délaissées : ce divin banquet, dont je devenais

le ministre, il fallait le présenter non aux frères, aux parents, aux voisins riches, mais aux plus boiteux, aux plus aveugles, aux plus pauvres, aux âmes les plus abandonnées manquant le plus de prêtres. Dans ma jeunesse, j'avais parcouru l'Algérie et le Maroc : au Maroc grand comme la France avec dix millions d'habitants aucun prêtre à l'intérieur ; dans le Sahara algérien sept ou huit fois grand comme la France, et plus peuplé qu'on ne croyait autrefois, une douzaine de missionnaires. Aucun peuple ne me semblant plus abandonné que ceux-ci, j'ai sollicité et obtenu du Très Révérend Préfet apostolique du Sahara la permission de m'établir dans le Sahara algérien et d'y mener, dans la solitude, la clôture et le silence, dans le travail des mains et la sainte pauvreté, seul ou avec quelques prêtres ou laïques, frères en Jésus, [...] une vie aussi conforme qu'on pourrait à la vie cachée du bien-aimé Jésus à Nazareth ».

Sortir des zones confortables où j'ai mes repères ("la Terre Sainte, tant aimée") pour aller rencontrer celui qui est le plus loin et lui porter ce que j'ai de meilleur.

Il approfondira cela toute sa vie, en réfléchissant sur Nazareth, jusqu'à cet autre grand texte connu sur Nazareth : pas d'habit spécial, comme Jésus à Nazareth ; pas séparé du village mais tout près ; pas de grandes habitations, ni de grande terres, ni même de larges aumônes, comme Jésus à Nazareth :

« Ta vie de Nazareth peut se mener partout : mène-la au lieu le plus utile pour le prochain. »

Du coup la mission de porter l'évangile au dehors, aux plus éloignés, s'élargit : pas seulement dans les "pays de mission", mais en tout lieu, là où nous sommes, là où les gens sont éloignés de l'Évangile, chez nous, dans notre société d'aujourd'hui.

Ce qui est très intéressant, c'est que Charles réalise peu à peu que cette mission est une mission de tous les baptisés et pas seulement ni d'abord une mission des prêtres. Il va même jusque dire que le "baptisé ordinaire" est sans doute mieux équipé que le prêtre. Ce sont tous les textes sur Priscille et Aquila, comme celui-ci, dans cette lettre déjà citée à Joseph Hours :

« Comme vous le dites, les mondes ecclésiastiques et laïcs s'ignorent tellement que le 1er ne peut donner à l'autre. Il est certain qu'à côté des prêtres, il faut des Priscille et des Aquila, voyant ceux que le prêtre ne voit pas, pénétrant où il ne peut pénétrer, allant à ceux qui le fuient, évangélisant par un contact bienfaisant, une bonté débordante sur tous, une affection toujours prête à se donner, un bon exemple attirant ceux qui tournent le dos au prêtre et lui sont hostiles de parti pris . »

Ou à Mgr Caron, quand Charles lui parle de l'Association qu'il veut créer :

« Ce n'est pas seulement par des dons matériels qu'on doit travailler à la conversion des infidèles ; c'est plus encore en provoquant l'établissement chez eux, à titre de cultivateurs, de colons, de commerçants, d'artisans, de propriétaires fonciers, etc., d'excellents chrétiens de toute condition destinés à être un précieux appui pour les missionnaires, à attirer par l'exemple, la bonté, le contact, les infidèles à la foi, et à être les noyaux auxquels peuvent s'agréger un à un les infidèles à mesure qu'ils se convertissent ».

Intéressant, dans ce dernier texte, cette idée que, pour l'annonce de l'Évangile, à côté du travail des "missionnaires" – disons des "spécialistes de la pastorale" – il y a place, une place "précieuse", pour des chrétiens "de toute condition" ecclésiale et de tous métiers de la société civile, chargés de porter l'Évangile en le vivant. Lumineuse aussi cette idée que ce sont ces "chrétiens de toute condition", parce que l'évangile rayonne à travers leurs activités quotidiennes, qui vont être les noyaux de base autour desquels va se constituer l'Église. Ça me semble toujours d'actualité...

Charles précisera encore sa vision dans les textes où il parle des "défricheurs", comme dans cette lettre à Fitz-James :

« Il faudrait des bons prêtres en assez grand nombre, non pour prêcher (on les recevrait comme on recevrait

dans des villages bretons des Turcs venant prêcher Mahomet, et plus mal la barbarie aidant) mais pour prendre le contact, se faire aimer, inspirer estime, confiance, amitié, opérer un rapprochement entre la population et eux, défricher la terre avant de semer ; il faudrait ensuite de bons chrétiens laïcs des deux sexes, pour remplir le même rôle, prendre un contact plus étroit encore, entrer là où le prêtre ne peut guère entrer surtout chez les musulmans, donner l'exemple des vertus chrétiennes, montrer la vie chrétienne, la famille chrétienne, l'esprit chrétien ; il faudrait ensuite de bonnes religieuses, avec ou sans habit religieux, soignant les malades et élevant les enfants, très mêlées à la population, éparpillées par 2 ou 3 là où il y a un prêtre et quelques chrétiens... ne pas chercher de longtemps à faire des conversions, mais aimer, être bon, être vertueux, prendre un contact étroit avec les indigènes... »

ou dans sa fameuse lettre à René Bazin dans laquelle, pour désigner ces "chrétiens engagés" de toutes conditions, il emploie le terme de "missionnaires isolés" :

« Il y a fort peu de missionnaires isolés faisant cet office de défricheur ; je voudrais qu'il y en eut beaucoup : tout curé d'Algérie, de Tunisie ou du Maroc, tout aumônier militaire, tout pieux catholique laïc (à l'exemple de Priscille et d'Aquila), pourrait l'être. Le gouvernement interdit au clergé

séculier de faire de la propagande anti-musulmane, mais il s'agit de propagande ouverte et plus ou moins bruyante ; les relations amicales avec beaucoup d'indigènes, tendant à amener lentement, doucement, silencieusement, les musulmans à se rapprocher des chrétiens devenus leurs amis, ne peuvent être interdites par personne. Tout curé de nos colonies pourrait s'efforcer de former beaucoup de ses paroissiens et paroissiennes à être des Priscille et des Aquila. Il y a toute une propagande tendre et discrète à faire auprès des indigènes infidèles, propagande qui veut avant tout de la bonté, de l'amour et de la prudence, comme quand nous voulons ramener à Dieu un parent qui a perdu la foi... »

Magnifique intuition que chaque baptisé est responsable de l'Évangile : aussi loin qu'il soit allé dans les lieux où l'Évangile n'est pas connu – et ils sont nombreux ces lieux aujourd'hui – il est chargé de mission. Ces lieux sont parfois "trop loin" pour que les mots de l'Évangile puissent faire sens ; ils ne sont jamais "trop loin" pour que le cœur de l'Évangile puisse y battre : c'est le travail de défrichage : « À ceci, tous vous reconnaîtreont pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » (Jn 13,35)

Oui, mais comment remplir cette mission ? Nous devons être reconnaissants à Charles de nous avoir laissé des indications précieuses sur cette annonce de l'Évangile par la vie.

4- Annoncer l'évangile à travers une attitude de dialogue

Bien sûr, annoncer l'Évangile est un thème fréquent chez Charles, tout au long de sa vie. Mais c'est intéressant de voir qu'à la fin de sa vie, il a une conception très particulière de cette annonce. On pourrait dire que pour lui annoncer l'évangile, c'est entrer en dialogue avec l'autre, et le dialogue, ce n'est pas d'abord apporter mes arguments pour "placer ma marchandise", si j'ose dire, mais respecter l'autre dans son chemin, écouter ce qu'il a à me dire...

Il faut noter en commençant que le mot dialogue ne fait pas partie du vocabulaire de Charles, il n'est pas un théoricien du dialogue, mais un praticien, un pratiquant du dialogue. (Et je n'oublie pas qu'il n'a été ni un bon théoricien ni un bon praticien du dialogue avec les Allemands pendant la guerre, mais c'est un autre thème !)

Je cite toujours une lettre de Charles à Joseph Hours, un laïc de Lyon à qui il a écrit plusieurs fois (on a 23 lettres de Charles à Joseph) parce qu'on y trouve regroupés plusieurs traits de la façon dont Charles conçoit l'annonce de l'évangile. Vous la connaissez sûrement, je l'ai déjà citée tout à l'heure à propos de Priscille et Aquila.

Tout chrétien doit donc être

apôtre : ce n'est pas un conseil, c'est un commandement, le commandement de la charité.

– Être apôtre, par quel moyen ? Par ceux que Dieu met à sa disposition : les prêtres ont leurs supérieurs qui leur disent ce qu'ils doivent faire...

– Les laïcs doivent être apôtres envers tous ceux qu'ils peuvent atteindre : leurs proches et leurs amis d'abord, mais non

eux seuls, la charité n'a rien d'étroit, elle embrasse tous ceux qu'embrasse le CŒUR DE JESUS.

– Par quels moyens ? Par les meilleurs, étant donnés ceux auxquels ils s'adressent : avec tous ceux avec qui ils sont en rapport sans exception, par la bonté, la tendresse, l'affection fraternelle, l'exemple de la vertu, par l'humilité et la douceur toujours attrayantes et si chrétiennes : avec certains sans leur dire jamais un mot de Dieu ni de la religion, patientant comme Dieu patiente, étant bon comme Dieu est bon, aimant, étant un tendre frère et priant ; avec d'autres en parlant de Dieu dans la mesure qu'ils peuvent le porter ; dès qu'ils en sont à la pensée de rechercher la vérité par l'étude de la religion, en les mettant en rapport avec un prêtre très bien choisi et capable de leur faire du bien... Surtout voir en tout humain un frère – "vous êtes tous frères, vous avez un seul père qui est aux cieus" – voir en tout humain un enfant de Dieu, une âme rachetée

Chaque baptisé est responsable de l'évangile

par le sang de JESUS, une âme aimée de JESUS, une âme que nous devons aimer comme nous-mêmes et au salut de laquelle nous devons travailler.

Être apôtre sans jamais parler de Dieu, il faut le faire ! Mais c'est la conviction forte du "Foucauld dernière période", le Charles qui a déjà des années de vie au milieu des Touaregs : il est arrivé à cette certitude qu'il doit respecter ses voisins dans leurs convictions, cheminer ensemble à partir des valeurs communes, marcher à leur pas et les aimer.

Ce qui parle de Dieu, c'est l'amour ; ce qui parle de l'Évangile, c'est d'abord la vie évangélique... Le dialogue est d'abord le dialogue de l'amour offert : "Surtout voir en tout humain un frère". Avant que je puisse leur parler de Dieu, les gens m'attendent sur mon comportement. Avant que je puisse leur parler de Dieu, les gens attendent que je les écoute me parler d'eux-mêmes.

J'ai dit que Charles n'a pas fait une théorie du dialogue, mais on peut repérer, chez lui les attitudes qui sont pour lui les attitudes du dialogue. Je vais noter 4 ou 5 points :

a) « Bannir l'esprit militant »

On trouve ça dans la même lettre à Joseph Hours :

« Bannir loin de nous l'esprit militant. "Je vous envoie comme un agneau parmi les loups", dit JÉSUS... Combien il y a loin entre la manière de faire et de

parler de JÉSUS et l'esprit militant de ceux qui ne sont pas chrétiens ou mauvais chrétiens voient des ennemis qu'il faut combattre, au lieu de voir des frères malades qu'il faut soigner, des blessés étendus sur le chemin dont il faut être les bons Samaritains. [...] N'être militant avec personne : JÉSUS nous a appris à aller "comme des agneaux parmi les loups", non à parler avec aigreur, avec rudesse, à injurier, à prendre les armes. »

"Bannir l'esprit militant", ça ne veut pas dire, ne pas s'engager ! Ça veut dire refuser de vouloir convaincre l'autre à tout prix, refuser de se placer au plan des batailles d'idées âprement défendues ("avec aigreur, avec rudesse", jusqu'à "injurier, prendre les armes") ; ça veut dire essayer de comprendre l'autre, ce qui peut faire obstacle en lui, ce qui le rend "malade, blessé" comme dit Charles.

b) Reconnaître la valeur de l'autre, sa part de vérité

C'est une deuxième attitude dans le dialogue. On trouve ça dans les réflexions de Charles sur les Musulmans et sur l'Islam, parce que c'est le milieu dans lequel il vit :

« L'islamisme est extrêmement séduisant : il m'a séduit à l'excès. Mais la religion catholique est vraie : c'est facile à prouver. Donc toute autre est fausse... Or là où il y a erreur il y a toujours des maux (quoique les vérités qui peuvent subsister au milieu des erreurs sont un bien, et restent

capables de produire des grands et des vrais biens, ce qui arrive pour l'Islam) ».

« Est-il étonnant que les Musulmans se fassent de fausses idées de notre religion quand presque tout le monde parmi nous en a de si fantastiques de leurs croyances ?... [...] Vous avez admirablement dépeint cette extrême simplicité de mœurs qui est si belle, et cette grande décence... Je ne puis m'empêcher de le redire, j'ai été très édifié par votre livre, y trouvant une foule d'exemples à imiter, y compris le vôtre... »

Plusieurs choses intéressantes dans ces extraits de deux lettres à Henry de Castries : d'abord cette idée qu'il y a une part de vérité dans l'Islam et qu'il est dès lors normal que le musulman reste fidèle à cette vérité ; ensuite cette certitude que la vérité, où qu'elle se trouve, produit du fruit bon. Intéressant aussi de remarquer qu'entre ces 2 lettres, il y a un mois d'écart : pendant ce mois Charles a lu le livre d'Henry de Castries sur l'Islam : il s'est laissé toucher par les idées ouvertes de son ami, il a changé son regard, il admet qu'il avait lui aussi des préjugés ("des idées fantastiques sur leurs croyances") et il va jusqu'à dire qu'il y a des exemples à imiter dans les musulmans dont parle de Castries !...

« La conversion des Musulmans est particulièrement difficile. Leur religion n'est point déraisonnable comme celle

des idolâtres, et avec des erreurs elle contient des vérités ; aussi la supériorité de la vraie religion ne leur apparaît pas clairement ; il faudrait, pour pouvoir reconnaître leur erreur, une instruction qu'ils n'ont pas. »

Des idées assez étonnantes pour son époque, assez en avance sur son temps. (Des idées où Charles a d'ailleurs évolué en connaissant les gens : tantôt évolution de grande compréhension et estime, tantôt retour en arrière...)

Attitude fondamentale du dialogue : croire que l'autre est sincère et qu'il cherche sincèrement avec la lumière dont il dispose ; ne pas douter de sa bonne foi ; ne pas douter de sa capacité à s'ouvrir ; s'enrichir de ses valeurs.

c) Entrer dans une relation de réciprocité : l'histoire de Taghaïchat

« Lors du massacre de la mission Flatters, une femme touarègue de famille noble a eu une très belle attitude, s'opposant à ce qu'on achève les blessés, les recueillant et les soignant chez elle, refusant l'entrée de sa maison à Attissi, qui [...] voulait les achever lui-même, et, après guérison, les faisant rapatrier à Tripoli. Elle a maintenant 40 à 43 ans, passe pour avoir beaucoup d'influence et est renommée pour sa charité.

Cette âme n'est-elle pas prête pour l'Évangile ? N'y aurait-il pas lieu de lui écrire simplement pour lui dire que la charité qu'elle pratique sans cesse et celle avec laquelle elle a

recueilli, soigné, défendu, rapatrié les blessés de la mission française, il y a 22 ans, sont connues de nous et nous remplissent de joie et de reconnaissance envers Dieu... Dieu a dit : « Le 1er commandement de la religion est d'aimer Dieu de tout son cœur. Le 2ème est d'aimer tous les humains sans exception comme soi-même. » Dieu a dit aussi : « Vous êtes tous frères. Vous avez tous un même père, Dieu » ; et « Le bien et le mal que vous faites aux hommes, vous le faites à Dieu ». Admirant et rendant grâce à Dieu de vous voir si bien pratiquer la charité envers les hommes qui est le second devoir, le premier étant l'amour de Dieu, nous vous écrivons cette lettre pour vous dire que chez les chrétiens, où des centaines de milliers d'âmes, hommes et femmes, renonçant au mariage et aux biens terrestres, consacrent leur vie à prier, méditer la parole de Dieu et pratiquer la bienfaisance, tous les religieux et religieuses qui entendront parler de vous, vous béniront, loueront Dieu de vos vertus, et Le prieront de vous combler de grâces en ce monde et de gloire dans le ciel... Nous vous écrivons aussi pour vous demander très instamment de prier pour nous, certains que Dieu, qui a mis dans votre cœur une si ferme volonté de l'aimer et de le servir, écoute les prières que vous lui adressez, nous vous supplions de le prier pour nous et pour tous les hommes, afin que tous nous l'aimions et Lui obéissions de toute notre âme. A Lui gloire, bénédiction, honneur,

louange, maintenant et toujours. Amen.

Je vais envoyer copie de ce projet de lettre à Mgr Guérin, en lui demandant s'il veut écrire lui-même, ou s'il veut que j'écrive — et en lui offrant — si les relations se nouent — si je reste seul — si à ce moment cela paraît la volonté de Dieu — d'aller faire une visite, pédestrement, à cette dame. »

Ce n'est pas rien de reconnaître le bien chez l'autre, de lui dire que j'apprécie ce bien et que j'en remercie Dieu. Ce n'est pas rien pour un prêtre catholique de demander à une musulmane de prier pour lui, avec la certitude que Dieu va écouter ses prières !

Intéressant à noter : dans le contexte de Charles, il a affaire aux musulmans, et il nous livre ses réactions. Ça nous dit quelque chose et ça nous intéresse à cause de la place des musulmans dans notre société. Mais cette attitude de dialogue, qui sait reconnaître le bien de l'autre, qui sait dire à l'autre le bien qui est en lui, qui sait demander l'aide à l'autre, est valable aussi dans ma relation avec ma voisine de palier, avec le jeune qui tient le mur dans la cité, pour peu que j'entre en contact avec eux !

On a un peu une confirmation de cela dans les textes mêmes de Charles : il a passé beaucoup de temps à parler avec les gens, surtout à Béni Abbès et Tamanrasset ; il s'est lié avec quelques uns.

« J'ai ici au moins quatre «amis», sur qui je puis compter entièrement. Comment se sont-ils attachés à moi? Comme nous nous lions entre nous. Je ne leur ai fait aucun cadeau, mais ils ont compris qu'ils avaient en moi un ami, que je leur étais dévoué, qu'ils pourraient avoir confiance en moi. Et ils m'ont rendu la pareille de ce que j'étais pour eux... Ceux qu'ici je regarde et je traite comme de vrais et bons amis, c'est : Ouksem Ag Ourar, chef des Dag-Rali, son frère Abahag, Chikat Ag Mokhammed (Dag-Rali), homme de 66 ans qui ne circule plus guère, et le fils de ce dernier : Ouksem Ag Chikat (que j'appelle mon fils). Il y en a d'autres que j'aime, que j'estime, sur qui je puis compter pour beaucoup de choses. Mais ces quatre là, je puis leur demander n'importe quel conseil, renseignement, service, je suis sûr qu'ils me le rendront de leur mieux. ».

Intéressant de voir qu'il s'agit pour lui de savoir demander des renseignements des services, ou même des conseils, à ses amis : une vraie relation de confiance réciproque avec des personnes appelées par leur nom...

On pourrait ajouter deux points caractéristiques, selon Charles de Foucauld, de cette manière d'être au monde comme porteurs d'Évangile au monde d'aujourd'hui :

d) Le dernier mot appartient à Dieu



C'est un peu une autre façon de dire "Bannir l'esprit militant". En fin de compte, c'est Dieu qui connaît le bout du chemin ! L'essentiel, pour le présent, c'est que chacun fasse la route généreusement avec les lumières dont il dispose ; c'est la fameuse conversation rapportée par le Dr. Dhautheville :

« Un jour il m'invita à dîner avec le maréchal-des-logis Teissère, venu pour mettre en chantier le fort Motylinski. Au milieu du repas je posais au Père la question suivante : — Croyez-vous que les Touaregs vont se convertir et que vous obtiendrez des résultats vous payant de vos sacrifices ? — Mon cher Docteur, dit-il, je suis ici non pas pour convertir les Touaregs mais pour essayer de les comprendre et de les améliorer. Et puis, je désire que les Touaregs aient place au Paradis ; je suis certain que le bon Dieu

accueillera au ciel ceux qui furent bons et honnêtes sans qu'il soit besoin d'être catholique romain. Vous êtes protestant, Teissère est incrédule, les Touaregs sont musulmans, je suis persuadé que Dieu nous recevra tous si nous le méritons, et je cherche à améliorer les Touaregs pour qu'ils méritent le Paradis. »

Ce n'est pas du relativisme : c'est faire confiance au travail de l'Esprit dans le cœur de chaque personne ; c'est aussi faire confiance à l'homme et croire qu'il est capable d'une réponse libre et droite, s'il est fidèle aux lumières qu'il a reçues. C'est surtout réaffirmer que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Cf. la prière de Charles : « Mon Dieu faites que tous les humains aillent au ciel ».

e) C'est la vie évangélique qui parle le mieux de l'Évangile... au risque de surprendre et avec des mots pour le dire !

Je suis tombé un peu par hasard sur un texte de Charles moins connu que je trouve intéressant. Charles au milieu des arabes et des Touaregs a cherché à adopter le plus possible le style de vie de ceux avec qui il était. Vous vous souvenez de sa formule :

« Résider seul dans le pays est bon ; on y a de l'action, même sans faire grand-chose, parce qu'on devient "du pays", on y est si abordable et si "tout petit" !... ».

Dans les Fraternités, il y eut un moment où on utilisait beaucoup cette expression : « se faire arabe avec les arabes, ouvriers avec les ouvriers », etc.

La grâce de ce « si abordable, si tout petit », c'est que ça va le mettre, lui Charles, dans une disposition d'accueil pour reconnaître et recevoir les signes de l'action de Dieu dans le cœur des gens. Mais il reste bien conscient que par un certain côté, l'évangile va aussi apporter un bouleversement dans l'échelle des valeurs et qu'il faut accepter de porter ce bouleversement.

« Faut-il, pour amener à Dieu les musulmans, chercher à se faire estimer d'eux en excellant dans certaines choses qu'ils estiment : par exemple en étant audacieux, bon cavalier, bon tireur, d'une libéralité un peu fastueuse, etc., ou bien en pratiquant l'Évangile dans son abjection et sa pauvreté, trottant à pied et sans bagage ; travaillant des mains comme JESUS à Nazareth, vivant pauvrement comme un petit ouvrier ?... Ce n'est pas des Chamba que nous devons apprendre comment il faut vivre, mais de JESUS. Nous ne devons pas recevoir leurs leçons mais leur en donner. JESUS nous a dit « Suivez-moi », S. Paul nous a dit « Soyez mes imitateurs comme je suis l'imitateur du Christ. » JESUS avait la meilleure manière de Lui amener les âmes. S. Paul fut son incomparable disciple. Avons-nous espoir à faire mieux qu'eux ? Les musulmans ne s'y trompent pas.

D'un prêtre bon cavalier, bon tireur, etc., ils disent : "c'est un excellent cavalier, nul ne tire comme lui" ; au besoin ils ajoutent : "il serait digne d'être Chambi..." Ils ne disent pas : "C'est un saint..." Qu'un missionnaire mène la vie de St. Antoine au désert, ils diront tous : "C'est un saint..." Avec la raison naturelle, ils donneront souvent leur amitié au premier, au Chambi ; s'ils donnent leur confiance pour ce qui regarde l'âme, ils ne la donneront qu'au second... »

C'est certainement une de nos questions et tensions comme chrétiens dans notre monde occidental aujourd'hui, tension et question à plusieurs niveaux. Être tout à fait présents et en dialogue avec le monde, en reconnaître franchement les valeurs et partager de bon cœur ces valeurs, c'est très important et c'est certainement indispensable pour être crédible et entendu ; et en même temps, dans un monde où l'Évangile n'est plus une référence, trouver les manières de vivre, de faire et de dire qui rendent compte de l'Évangile sans en cacher les aspects qui sont en contradiction avec « l'esprit du monde » pour parler comme Saint Paul... Ce n'est pas si simple.

Un autre niveau est celui du "dire" : vivre de façon évangélique est toujours probablement perçu de façon favorable. Mais dans un monde où l'Évangile n'est plus une référence,

est-ce que le lien avec l'Évangile et avec la personne de Jésus est pour autant toujours perçu ?... Ne faut-il pas trouver et oser les mots qui explicitent les raisons de notre façon d'agir ? C'est une des questions qui ont été débattues autour de la nouvelle évangélisation : présence et enfouissement ou bien annonce directe de la parole : sans doute que dans notre monde il faut trouver des moyens pour unir les deux ! Et peut-être qu'une même personne ne peut pas tout faire et qu'il faut que les "Foucauld" – peut-être plus portés à la présence et à l'enfouissement – apprennent à travailler en complémentarité avec d'autres...

Marc HAYET
Petit Frère de Jésus

